

UN FILM DE NURI BILGE CEYLAN

Anatolie d'un meurtre

En compagnie d'un assassin, des hommes recherchent le cadavre de la victime. Une trame macabre pour un film lumineux, Grand Prix au Festival de Cannes



Il était une fois en Anatolie, de Nuri Bilge Ceylan. En salles le 2 novembre.

De la tombée du jour au petit matin, un groupe d'hommes entassés dans deux voitures sillonne la campagne anatolienne à la recherche d'un cadavre. Le meurtrier est le seul à connaître le lieu où il a enfoui sa victime, et guide les autres, son propre frère, des policiers, un médecin et un procureur. Il les guide ou il les égare, on ne sait, et tandis qu'ils battent la campagne, peu à peu le spectateur se repère. A tâtons, pour ainsi dire, car cette nuit est la plus profonde, la plus noire qu'on ait jamais vue sur un écran. La plus longue aussi (elle dure près de quatre-vingt-dix minutes), mais pas une seconde on ne songe à détourner les yeux de l'écran.

L'histoire de cette quête macabre a été racontée à Nuri Bilge Ceylan au cours d'un dîner par un ami médecin, qui est aussi son coscénariste. Certains détails l'ont intrigué, et il a estimé que « la situation offrait de découvrir quelques traits caractéristiques de l'être humain que l'on ne ren-

contre pas habituellement. Notamment d'assister à la naissance de ce qui aurait pu, en d'autres circonstances, devenir une amitié entre un commissaire et un assassin ». Pour le réalisateur, la difficulté majeure résidait dans la recréation de cette atmosphère de vie quotidienne, faite de conversations banales qui s'inscrivent ici dans une situation exceptionnelle : « Les personnages accomplissent une mission qui n'a rien d'ordinaire, mais en même temps cette nuit-là relève pour eux d'une certaine forme de routine. » Alors, ils parlent de tout et de rien, et le scénario se construit autour de « ces moments stratégiques » qui permettent à deux de ces hommes de s'écarter du groupe et tour à tour d'échanger. A chacun ses histoires, certaines très brèves, dont l'une court tout au long du film, secrète, bouleversante, comme une nouvelle de Tchekhov ou un conte de Maupassant – deux écrivains auxquels le cinéaste a en effet pensé.

Un mois durant, acteurs et techniciens ont enduré le froid sec et glacial qui chaque nuit de décembre saisit la campagne anatolienne. Pour que les

personnages paraissent éclairés uniquement par les phares des deux voitures. Ceylan souhaitait obtenir « une faible lumière de lune », car en éclairant seulement les acteurs « le spectateur n'aurait distingué que leurs visages ». Un projecteur perché au sommet d'une grue et quelques panneaux réfléchissants disposés en arrière-plan ont permis de créer l'illusion.

Illusion encore, celle créée par le surgissement d'une jeune fille parmi ces hommes qui ont été accueillis dans sa maison par le maire d'un village perdu. Une apparition fulgurante dont la réalité même se trouvera mise en cause au sortir de la nuit, mais qui sur l'instant arrache au meurtrier quelques mots qui, à défaut d'expliquer le drame, permettent de mieux le comprendre.

Et, au matin, quand la quête reprend, le macabre de la situation se colore d'un humour noir qui lubrifie les rouages des consciences, qui ne cessent pas pour autant de grincer. Le film suit son cours, qui le conduit jusqu'à la petite ville où tout a commencé, d'où ces hommes sont partis. Sous la lumière blafarde des ampoules électriques ou des tubes de néon, le médecin impose sa présence face au regard muet de la veuve et de son petit garçon, puis à la morgue, où, ultime routine, doit être pratiquée l'autopsie. L'entorse qu'inflige le légiste à son devoir de vérité – un pieux mensonge inspiré par son désir d'apaisement – lui laissera sur la joue gauche une tache à effacer. « La réalité n'est jamais celle que l'on imagine, et rarement celle que montrent les films », affirme encore le cinéaste turc, dont le film fut présenté à Cannes le dernier jour du Festival. A l'idée de passer plus de deux heures trente dans la campagne anatolienne, sans pourtant encore savoir que plus de la moitié du film se déroulait la nuit, chacun, épuisé par dix jours de projections, s'était promis de sortir au premier signe d'ennui. En réalité, ce soir-là, personne ne pensa à quitter la salle, et le lendemain le jury décerna à « Il était une fois en Anatolie » son Grand Prix, ex aequo avec « le Gamin au vélo » des frères Dardenne. En pareilles circonstances, c'était une forme de miracle, à la mesure de ce chef-d'œuvre de Nuri Bilge Ceylan. PASCAL MÉRIGEAU



NURI BILGE CEYLAN

est né à Istanbul en 1959. « Il était une fois en Anatolie » est son sixième film, après notamment « Nuages de mai » (1999), « Uzak » (2003), « les Climats » (2006) et « les Trois Singes » (2008).